

LA RUE JEAN REBOUL



Cette rue, l'une des plus anciennes de Nîmes, reliait la porte d'Espagne à la porte St Antoine, son ancien nom la rue Carreterie, peut être dérivé du nom *rue des Chars*, c'était aussi l'entrée principale de l'antique Cirque Romain.

Elle a aussi un passé culturel riche et varié, la présence de trois personnages en témoigne, Jean Paulhan, académicien et défenseur de la langue française, Jean Reboul écrivait ses poèmes en Provençal quand à Antoine Bigot, il écrivait les siens en Patois de Nîmes.

La Porte de France



Lors du passage de Louis XIV en 1660, les consuls de Nîmes firent peindre sur la Porte Couverte (Porte de France) des inscriptions. Elles comprenaient en latin un mot répété « FRANCIAE », ce dernier attira l'attention populaire qui lui fit donner le nom "*Porte de France*" qu'elle conserve encore de nos jours.

Elle était appelée dans les documents anciens Porte Couverte, car elle conservait encore une partie des voûtes qui la recouvraient. Un autre nom était en usage la *Porte d'Espagne*.

Tout à côté de cette porte se trouvait : l'Hôpital des Pèlerins ou Hôpital Saint- Jacques, d'où les pèlerins quittaient Nîmes pour poursuivre leur voyage vers Saint-Jacques-de-Compostelle. En raison du nombre croissant de ces sortes de voyageur, on voit s'établir à proximité, dans les débuts du XIV^e siècle, une hôtellerie, le Logis de la Coquille, destiné à héberger les pèlerins valides, les malades seuls étant, désormais admis à l'Hôpital Saint-Jacques.

L'Hôtel Dieu

Les consuls de Nîmes décidèrent en 1483, d'acquérir l'Hôtel-Dieu fondé par Ruffi et de l'agrandir pour en faire l'unique hôpital de Nîmes. Tous les hôpitaux situés à l'intérieur des remparts furent rachetés par la ville et leurs bâtiments revendus ; leur mobilier fut transporté à l'hôpital Ruffi.

La paix revenue, le Conseil de ville se préoccupa de reconstruire la maison des pauvres « *que les injures de la guerre avaient renversée* ». L'œuvre fut entreprise en 1592 ; en 1601 le nouvel Hôtel-Dieu était ouvert aux pauvres des deux confessions, catholique et protestante mais en 1654, à la suite de divers différends qui s'étaient élevés entre les administrateurs, un Arrêt du conseil d'Etat du roi ordonna que l'Hôtel-Dieu servirait désormais pour les seuls catholiques, et que pour le logement des pauvres faisant profession de la religion réformée, il serait construit un autre hôpital, sur un emplacement à choisir par les consuls protestants.

Le nouvel hôpital fut établi non loin de l'Hôtel-Dieu, dans un immeuble ouvrant sur l'actuelle rue Jean Reboul. Il demeura ouvert jusqu'à la révocation de l'Edit de Nantes.

Le souterrain de la rue Porte-de-France.

En fin Janvier 1937, au cours de travaux exécutés pour la création d'une nouvelle rue (*rue Villeperdrix*) au travers du terrain de l'annexe de l'ancien hôpital Ruffi, a été retrouvé fortuitement un souterrain voûté, d'assez grandes dimensions, au sujet duquel diverses suppositions successives ont été formulées.

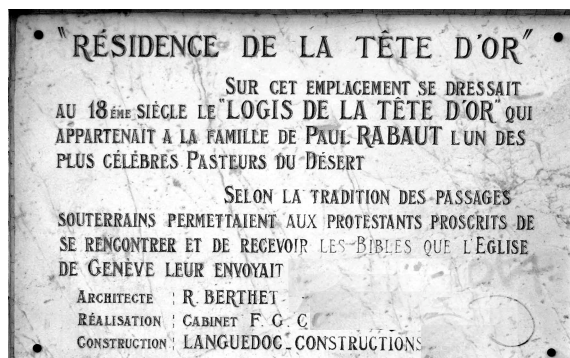
Ce souterrain fut d'abord considéré comme un ancien égout romain, allant se déverser dans la campagne, au delà des remparts. L'examen de la voûte n'ayant pas indiqué l'appareillage habituel des constructions romaines et le prolongement du souterrain n'existant pas du côté Sud, vers l'extérieur de la ville latine, les historiens de l'époque envisagèrent l'hypothèse d'une simple cave ménagère, ayant été creusée au dessous d'un immeuble particulier. Mais il n'a été retrouvé aucune trace, aucun souvenir d'immeuble correspondant à l'emplacement de souterrain. Il n'a été connu sur ce terrain qu'un ancien jardin maraîcher devenu ensuite l'enclos de l'hôpital Ruffi.

D'autre part le déblaiement complet du souterrain, opéré avant un recomblement partiel, indiqua de façon très claire que ses entrées usuelles avaient lieu par deux couloirs légèrement obliques passant au dessous de la rue Porte de France, avec point de départ dans les immeubles, ou sous les immeubles, édifiés de l'autre côté de cette artère.

L'opinion dominante fut qu'il pouvait s'agir d'un refuge utilisable en période de troubles, vraisemblablement aménagé au cours du XVI^e siècle. La position de couloirs paraît indiquer deux points d'accès différents et, aussi, que l'on pouvait entrer par l'un et sortir par l'autre. Il est possible qu'ultérieurement le souterrain ait été réutilisé comme entrepôt ou magasin et que les soupiraux lui ayant un moment fait prendre jour en bordure de la rue Porte de France, ainsi que deux trappes aménagées postérieurement à sa construction dans la partie, supérieure de la voûte, datent de cette époque.

Ses mesures notées sont les suivantes : Longueur du souterrain 18mètres, largeur 3m85, hauteur 5m, dont, à la base, 2m30 avant le tuf naturel comme parois, et en voûte maçonnée. 2m70, largeur des couloirs d'accès 1m40 : hauteur 2 mètres.

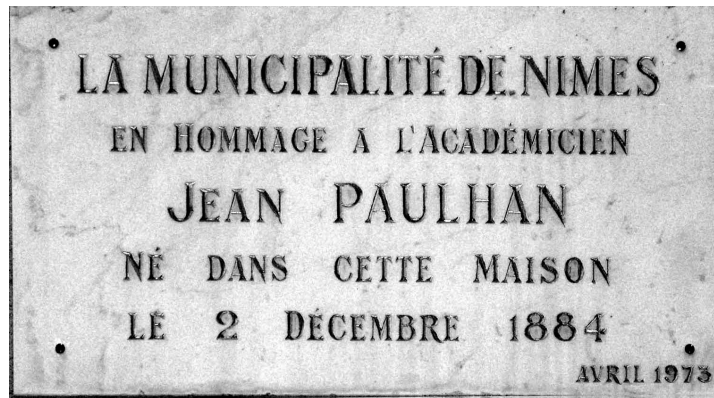
La maison de la famille Paul Rabaut



Paul Rabaut né en 1718 a été pasteur au Désert pendant plus de 50 ans. Il devient vice-président du synode de l'Eglise Réformée de Nîmes à partir de 1745 et à la mort d'Antoine Court, il lui succède à la tête de l'Eglise Réformée de Nîmes.

Son fils, Rabaut Saint-Etienne fut également le père de l'article X de la Déclaration des droits de l'homme. C'est aussi sur sa proposition que fut proclamée l'unité indivisible de la France.

La maison natale de Jean Paulhan



Plaque apposée sur la maison natale de Jean Paulhan, actuellement le bar le Prole

Jean PAULHAN, écrivain, fils du philosophe Frédéric Paulhan, né à Nîmes en 1884 et mort à Paris en 1968.

En 1925, il entra à la Nouvelle Revue Française. Membre du comité de lecture des éditions Gallimard, il a joué un rôle prépondérant dans l'orientation de la littérature de son époque.

Sous l'occupation, il collabora au journal « *Résistance* » et participa à la création des « *Lettres Françaises* ». Il dirigea ensuite la collection de La Pléiade. Grand prix littéraire de l'Académie Française en 1945, puis de la ville de Paris en 1951, il fut élu à l'Académie Française en 1963.

Son oeuvre comporte notamment :

« *Les fleurs de Tarbes* » (1941), « *Braque le Patron* » (1945), « *Entretien sur des faits divers* » (1948), « *Sept causes célèbres* » (1946), « *De la paille et du grain* » (1948).

La maison natale de Jean Reboul



Jean Reboul, poète boulanger, est né dans cette rue en 1796, il y vivra jusqu'à sa mort en 1864, depuis cette rue porte son nom.

En 1876, une statue, œuvre du sculpteur nîmois Bosc sera érigée au jardin de la fontaine.

Contrairement à son voisin, Antoine Bigot, il délaissera son Patois natal et écrira l'essentiel de ses œuvres en Provençal.

Sa maison est située à l'angle de la rue des trois Maures.

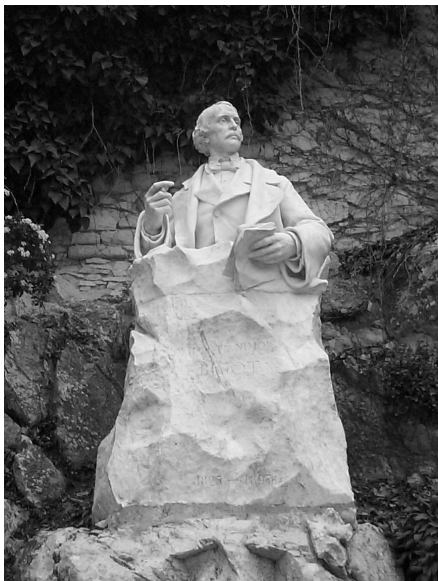
Rue des trois Maures

Il existait sur l'emplacement de cette rue, un ancien hôpital destiné aux étrangers, aux voyageurs, et aux pèlerins revenant de Palestine.

Plus tard, cet hôpital devint un hôtellerie qui prit pour enseigne trois têtes de Maures en souvenir des pèlerins qui venaient de combattre ces ennemis de la foi.

La rue Bigot

Admirateur du poète Antoine Bigot, je ne pouvais écrire cette page sans lui rendre un juste hommage. Antoine n'était pas qu'un écrivain, c'était un conteur. La vérité est dans son langage, porteur de la richesse du terroir.



« Je n'ai pas la prétention d'écrire une langue, mais un patois, le patois de ma ville natale, l'idiome de nos travailleurs, avec sa rudesse et son harmonie. J'ai essayé de noter ce bruit qui s'éteint, ce bruit que j'ai entendu autour de mon berceau, qui a séché mes premiers pleurs et provoqué mon premier sourire. Pour conserver à l'idiome nîmois sa physionomie propre, j'ai écrit, autant que je l'ai pu, comme on prononce, et donné à chaque lettre la valeur qu'elle a dans la langue française. C'est, en définitive, par ceux qui parlent ou qui peuvent parler le français que je puis être lu, ceux qui ne parlent et ne comprennent que le patois ne sachant pas lire. Et maintenant, va ton chemin, mon pauvre livre... Je serai heureux, si, sous les dehors familiers du langage des pauvres, tu peux faire briller quelques vérités consolantes; si, en réveillant la gaieté large et franche de nos aïeux, tu rappelles à la génération présente leur bon sens et leur droiture, et si, d'un éclat de rire même, tu sais faire surgir pour tous un austère enseignement. »

Le boulevard Victor Hugo, ancien nom Boulevard St Antoine

Au XVII^e siècle, c'était au niveau de l'actuelle rue Jean Reboul, devant la porte Saint-Antoine, que se tenait le marché aux cochons, c'était encore sur cet emplacement que se réunissaient les négociants et propriétaires les jours de marché au début du XX^e Siècle.

La porte St Antoine

En 1270 l'une des portes de la ville qui plus tard est devenue la porte Saint-Antoine, s'appelait porte de Garrigues. C'était en dehors et à partir de cet emplacement que se trouvait le fossé du Champ de Mars.

En 1350, cette porte prit le nom de St-Antoine à cause de l'hôpital des religieux de St-Antoine du Viennois établi tout auprès. Avant cette date, il existait même dans cette partie de la ville un hôpital destiné aux pèlerins et qui portait le nom de Saint-Jacques. Ce bâtiment est devenu plus tard une hôtellerie appelée de la Coquille.

D'après une coutume très ancienne, la veille des quatre grandes fêtes de l'année, les consuls distribuaient des aumônes aux pauvres et le jeudi de l'Ascension, notamment, ils se rendaient en cortège dans la tour de la porte Saint-Antoine, préalablement ornée de feuillage, et y distribuaient le pain de l'aumône publique appelé *Caritatis*. Ils recevaient aussi la visite de l'abbesse ou maîtresse des femmes et filles débauchées qui leur offrait un gâteau et à laquelle ils donnaient cinq sols. Cet usage était encore en vigueur en 1520.



Ψ Ω Ψ